Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 58 (1920)

Heft: 34

Artikel: Suite de valses

Autor: J.M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215772

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la **PUBLICITAS** LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6. six mois, Fr. 3.50 - Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES: Canton, 20 cent. Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois, jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 2.50 en s'adressant à l'administration, Prédu-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 21 août 1920. — Armoiries communales. — Lo Vîlhio Dèvesa: Le grand chagrin d'un Savoyard (Emile D.). — Curieuse coutume. — Suite de valses (J. M.). — Les champi-- Stérile attente, suite (R. Molles). reut un amoureux. — Echos valaisans. — Feuilleton: En rupture de ban (Ad. Villemard).

ARMOIRIES COMMUNALES



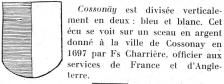
Chenaux. — Quoique Chenaux ne soit qu'un hameau faisant partie de la commune de Cully, nous donnons ses armoiries, d'après un sceau du XVIIIe siècle : une colombe blanche, tenant un rameau vert d'olivier dans son bec, sur un fond

bleu. On sait que Chenaux produit un excellent vin de Lavaux, ce qui a donné l'idée à des bons vivants de voir dans ces armes, qui sur le sceau susdit sont surmontées d'un cimier représentant un bonhomme portant une coupe, une double analogie entre ce dernier et le patriarche Noé, amateur de bons crûs, et entre la colombe de l'arche et celle qui figure dans les armes qui nous occupent! Se non à vero.....



Chevroux. — Les armes de ce village du Cercle de Grandcour sont parlantes. On peut les voir sur une pierre sculptée du XVIIIe siècle, encastrée dans le mur de l'église. Elles représentent une chèvre noire, dressée sur ses pieds de der-

rière se détachant sur un fond blanc.



Epitaphe. — Dans un de nos cimetières, on lit l'épitaphe suivante:

J'étais bien, Je voulus être mieux; Je pris médecine Et me voici!

Pour la forme. — Un étranger qui se rendait à Echallens par le train, à la vue de l'Asile de Cery demande à un voisin ce qu'est ce bâtiment.

Ça, mossieu, eh! bien c'est la maison des fous. Vraiment! Mais c'est bien grand pour un petit pays. Il y a donc bien des fous ici?

Oh! voilà; vous comprenez on y en met quelques-uns pour faire croire que les autres ne le sont



LE GRAND CHAGRIN D'UN SAVOYARD



EIN son dzouveno tein, lo grand Fanfoué vegnâi tî lè z'ans dû son velâdzo savoyard po fère lè vegnè pè la Coûta. L'irè bon travailleû, mâ l'avâi lo tieu rudo chè, rein ne lâi fasâi pedî que l'ardzein que faillâi sailli dau

Quand sè fut mariâ, ie dit, on dzo, à sa fenna :

Attiuta, Madeline, no fô dâi caïon, et n'è n'è jamé vu atant qu'à Mordze. L'è demicro, la fâre dau sailli-frou et, cî dzo l'ein a oncora bin mé que de coutouma: dâi gro, dâi petit, dâi bllian, dâi fouma, dzoulhiamė dâi rodzo, dâi mo poétus, dâi refregnu, dâi clliau à grochè quuvè, te pori choisi à ton plliési. Se te vaoû n'audri lé; mâ po ne pas fére dâi frè, no preindri onna liquietta. On lâi bétéra la tiésse aou mâitè, et poui ne minérî oncora lè z'einfant avoué no. Deinse on sara tî ein famille, po allâ et po revenî.

 Su bin d'accô, se repond la Madeline, câ s'aré curiausa dè passa on iadzo la granta golhie, et dè vère clliau Vaudois; on dit que sant tant galés d'einveron onna botolhie!

Dein cî tein, dan, avant la granta fresenaïe, n'étâi pas question d'espion et dè bochéviks; n'avâi pas fauta dè passepo et dè sè fére potraïi 1 po passâ dè France ein Suisse, assebin noutrè cô furant-te vito décidâ. L'arrevant dan à Mordze, io fant martzî po dou galé bétion. Pu, s'ein vont vaire la vela, atzetâ dau bescoumo po lè z'einfant et, fenalameint s'ein furant aô café, tzi l'ami Césâ, io la Madeline pu s'assurâ que lâi avâi ique dâi Vaudois autentico.

Mâ tandu to cî trafi, lo tein s'étâi gatâ, sebin que noutrè dzein n'urant que quoite dè tzerdzî laou bétion su la liquietta et dè vito felâ. L'étâi lo momet : a pèna aô mâité daou lé, la vaudare étâi se forta, que le pouro Fanfoué n'ein étâi pequa maîtrè. Lè bétion ciclliavant, lé z'einfant pllioravant et la fenna appelâvè aô séco. Tot dau coup, cra! la barquietta viré fond su fond! L'hommo, que savâi nadzî. put atterri, mâ lo lé avâi gardâ tot lo resto. Lè cein qu'ètâi tristo! Eh bin, quand lâi dzein ant su l'affère et que lâi boune z'âme se lameintavant su lo sô dè la fenna et dâi z'einfant, lo grand Fanfoué laou desâi oncora (l'étâi tant grepin!):

N'è rein cè : les fennè, on n'âi retrâuvè, l'ein n'a tant qu'on vâou; lè z'einfant, ie sè adi lè fère; mâ l'è lè caïon que regretto, mè faudra ein ratzetâ, mâ, mè bourlaï que retorno à Mordze!

Emile D.

CURIEUSE COUTUME



OUS recevons de Langnau la lettre que voici :

« Il existe dans quelques hameaux reculés de l'Emmenthal une singulière coutume :

» Lorsqu'une personne décède, on la lave soigneusement avec un grand linge blanc. Une fois cette opération terminée, on plie le linge en deux et on en entoure le tronc d'un pommier de pommes douces. On laisse le linge se pourrir sur l'arbre même, et l'on dit que lorsque sa décomposition est complète il en est de même du cadavre mis en terre. Peut-être est-ce exact, mais cette coutume ne m'en paraît pas moins peu poétique!

» On me dit qu'elle existe aussi dans la contrée de Morat. Mais personne ne peut m'en expliquer Un lecteur. »



SUITE DE VALSES



'ETAIT une histoire lamentable, un de ces sombres drames qu'a créés le cinéma, qui ne connaît pas l'impossible et dont rien n'entrave, dans sa réalisation, la fantaisie,

trop souvent macabre.

Pendant que sur l'écran, devant la foule des spectateurs attentifs et anxieux, se succédaient les scènes les plus terrifiantes, un petit orchestre, complice indispensable du film, jouait inconsciemment une suite de valses. On ne l'écoutait guère, le petit orchestre, on l'entendait seulement. Mais s'il n'eût pas été là, il aurait manqué quelque chose au spectacle.

C'était une histoire lamentable. Elle se passait en Amérique.

Il y avait une fois un bon vieux médecin, apparemment retiré des affaires. Son aimable visage était gracieusement encadré de longs cheveux grisonnants et bouclés. Le bon esculape avait une fille adorable, qui faisait toute la joie de son père. Elle venait de quitter le pensionnat et, déjà, n'attendait plus, dans sa candeur naïve, comme on dit, que le prince Charmant qui, à deux genoux et les yeux suppliants, solliciterait la faveur insigne d'unir son sort au sien.

Il ne tarda pas, le prince Charmant. A peine la jeune fille était-elle rentrée au bercail, que les soupirs d'un prétendant s'exhalaient sous les fenêtres de la belle. C'était un ami d'enfance: ils avaient joué ensemble et gardé l'un pour l'autre une bonne affection. Mais tandis que chez l'ami cette affection d'enfance avait, aux doux effluves de l'adolescence, mué en une ardente passion, chez l'amie, elle était restée ce qu'elle était au début : une simple et bonne amitié. Cela pouvait peut-être suffire à faire le bonheur d'un foyer : On ne le croit pas à vingt ans; on veut plus; on est exigeant.

Donc, l'ami d'enfance fut cruellement éconduit. Du reste, il eut bien vite un concurrent sérieux, un beau gentleman, dont l'immense fortune autorisait tous les rêves fous qui éclosent dans le cerveau d'une jeune fille en désir de mariage. Il l'emporta. Et l'ami d'enfance, abandonné, dédaigné, n'eut plus qu'à aller promener, dans les sentiers déserts des grands parcs, son dépit et ses larmes, aux accords

¹ Photographier.

impitoyables d'une valse de la Veuve Joyeuse, jouée par le petit orchestre.

Le jeune couple épuisa bientôt les délices de la lune de miel. Monsieur était un homme d'affaires, qui, au sortir de son bureau, eût désiré se délasser de ses préoccupations dans le charme intime du foyer. Madame aimait la vie mondaine, la toilette, le five o'clock, le garden party, le bal, le skating; tout opulent qu'il fût, son intérieur ne la retenait guère. Attention! le slirt guette les jolies femmes au coin de toutes ces avenues du plaisir mondain. Madame flirta. Tout d'abord cela n'a l'air de rien, c'est plaisant, c'est innocent. Mais la pente est forte, elle est glissante; on y a bien vite fait du chemin. Plus qu'on ne voudrait, souvent.

Et l'orchestre préludait à une fantaisie sur la Belle de New-York.

L'ami d'enfance, plus désolé que jamais, impuissant à maîtriser sa passion fidèle, épiait dans toutes ses courses en ville l'objet de sa flamme. Il la suivait au five o'clock, au skating, partout, enfin. Un jour, il poussa l'audace jusqu'à se présenter, en tout bien tout honneur, chez celle qu'il aimait. Elle résista à ses sollicitations. Mais ils furent surpris dans leur entretien par le mari. Tableau!

La Belle de New-York égrenait toujours ses flonflons à l'orchestre.

Le mari comprit qu'après cette scène, il était prudent pour sa femme et lui de... changer d'air. Il décida une excursion dans les montagnes, où il possédait un élégant cottage. Comment cela se fitil ? Mystère! L'ami d'enfance apprit la chose. Vite au chemin de fer :

-- Un billet pour, la montagne, je vous prie.

- Voici, M'sieur, X dollars, X deniers, s'il vous plaît.

Tout le monde en voiture! Un coup de timbre, un coup de sifflet, un ronflement de vapeur. La locomotive part, le train aussi. « A Irkoutsk! » criait Michel Strogoff. « A... la montagne! » criait l'ami, tout vibrant d'amour et d'espérance.

A l'orchestre, la Belle de New-York avait cédé la place à Rêve de Valse.

Déplorable invention que le télégraphe. Monsieur et Madame n'avaient pas plutôt ouvert leurs malles, se promettant un regain de félicité et de douces consolations au sein de cette nature merveilleuse, qu'un télégramme rappelle pour quelques jours Monsieur à New-York. « Affaire importante et urgente, présence indispensable.»

Il fallut partir. Vite l'auto. Embrassades. Inquiétudes. Deux coups de trompe et... bon voyage!

L'auto a franchi l'horizon; elle est déjà bien loin. La nuit est descendue. L'ami, qui veillait aux abords du cottage, y pénètre. Nouvelle entrevue. Sollicitations pressantes. Résistance opiniâtre.

- Chut !... Quelqu'un vient !... Mon mari !... Cachez-vous! Tenez, là, dans ce cabinet!...

Madame, avec émotion, s'avance vers la porte : - Qui est là ?

Une tête coiffée d'une casquette à trois ponts et d'une expression peu rassurante apparaît dans l'entre-bâillement de la fenêtre, tandis qu'une jambe passe par dessus la balustrade...

Au secours! au secours! On m'assassine!... Ach !...

Un râle.

L'orchestre se berce toujours de rythmes val-

A l'appel désespéré de celle qu'il aime, l'ami est sorti de sa cachette. Il accourt. Lutte acharnée avec le brigand. Celui-ci parvient à renverser son adversaire et le tue d'un coup de revolver.

Cet exploit accompli, l'assassin retourne vers Madame qui, plus morte que vive, s'est réfugiée dans l'embrasure de la fenêtre. Il faut payer la forte somme, moyennant quoi le brigand se déclarera satisfait. De plus, dans un sentiment de galanterie et pour sauver soi-disant l'honneur menacé de Madame, il ira jeter dans le lac voisin le cadavre de l'ami. On croira qu'il s'est noyé de dépit. Par surcroît de précaution, le brigand attache une pierre au cou du cadavre, car il est des « noyés » qui ont, paraît-il, l'indiscrétion de revenir à la surface.

L'orchestre a profité de la circonstance pour pas-

ser de l'opérette américaine et viennoise à l'opérette française; il joue la valse de la Mascotte.

Madame, après toutes ces émotions, s'est évanouie. Elle est tendrement soignée par une négresse, sa vieille bonne. Elle reprend bientôt ses couleurs et son sourire. Quand Monsieur revient de New-York, où il a réussi une excellente affaire, le paisible cottage caché dans les feuillages ne trahit rien du terrible drame dont il recèle le secret sous son odorante parure de glycine et de jasmin.

Sur l'écran à fond noir se détachent en lettres lumineuses les mots : « Bonne nuit ! »

A l'orchestre, meurent les dernières notes de la valse:

> Les envoyés du paradis Sont des mascotes, mes amis, Heureux celui que le ciel dote D'une masco... o... o... ote!

> > J. M.

Il faudra changer ça! — On venait de condamner un malfaiteur aux travaux forcés à perpétuité.

 Qu'est-ce que ça peut faire aux voleurs et aux assassins une pareille condamnation, observe quelqu'un, ils meurent presque toujours avant d'avoir terminé leur peine.

Faut s'entendre. - Mme X. à sa nouvelle cuisinière :

Vous savez, Françoise, j'irai avec vous au marché tous les mercredis et samedis.

- Bien, madame; alors qui est-ce qui portera le panier?

LES CHAMPIGNONS

Certain rustique né dans les forêts sévères du Chalet-à-Gobet,

de Corcelle ou de Montpreveyres, et connu de loin grâce au bois qu'il dérobait, allait un jour, avec sa prudence ordinaire, à la Cure où pourtant il ne fréquentait guère.

Il avait ses raisons pour cela. — Bien le bonjour, monsieur le pasteur; je tiens là un tout petit panier que la bourgeoise envoie asin que vous goûtiez un peu nos champignons. Je les ai ramassés sur les bords de la Broie. Je vous les garantis, c'est pas de la poison;

Je m'y connais, allez, sinon je veux que la peste me broie. Le pasteur fort surpris, car il savait trop bien que ce veux Joratier ne donnait jamais rien,

de tout son cœur le remercie, Puis tôt après le congédie. Essayez, essayez, puis vous m'en donnerez des nouvelles bientôt. Vous vous en lécherez

les lèvres. - Grand merci.

-Bien! à la revoyance. Demain je reviendrai reprendre mon panier. Le lendemain notre homme à la Cure s'avance : Il n'avait nul regard pour le ciel printanier, d'autres soins occupaient sa noble intelligence.

Toujours avec prudence, il entre sous le toit, à l'office va droit, Et parlant à la cuisinière, de son air le plus débonnaire : — Ca va bien!

- Oui, monsieur.

- Et vous avez mangé

mes champignons?

— Oui, tous.

- On n'est pas dérange? - Non, non,

- Personne n'est malade ? - Non, monsieur. Merci bien!

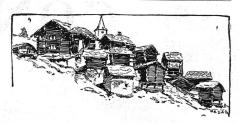
- Allons, tant mieux, tant mieux: après tout je craignais.

- Non, cette régalade leur a fait grand plaisir.

- Ah! ça me rend joyeux. Et, de retour chez lui, notre brave rustique,

réjoui du propos de cette domestique, s'écria: Femme on peut mettre les champignons, Je me suis assuré qu'ils sont bons.

A. DUMAS.



STÉRILE ATTENTE

(Suite.)

Le bonheur n'est pas là où nous sommes; il est là-bas, très loin peut-être : il appartient aux gens de la grand'ville.

Sans doute Jean-Paul n'était plus un être normal; victime d'une douce folie, il divaguait et si il vivait en liberté, c'est qu'il n'importunait personne. Néanmoins les choses qu'il m'avait dites, pour bizarres qu'elles paraissaient, corroboraient parfaitement certaines de mes observations et dès lors je n'eus pas de répit avant d'avoir pénétré le passé de cet homme dont l'attente, pour stérile qu'elle était, n'en subsistait pas moins, énigmatique.

La campagne m'a toujours irrésistiblement attiré, fasciné même et, bien que citadin de naissance, de bonne heure, ma vie, de par la direction que je lui imprimais, s'écoulait, tout entière partagée entre le travail absorbant et fiévreux de la grand'ville et le calme apaisant de la campagne, où j'habitais. Je réalisais parfaitement le type du «citadin-paysan ». A telles enseignes que pour les uns j'étais le « Monsieur de la Ville », c'est-à-dire un bienheureux personnage, pour qui la ville n'avait plus de secret et pour mes convillageois, la ville c'était... tout le bonheur qu'on n'a pas au village. Pour les autres, au contraire, mes collègues citadins, j'incarnais leur rêve toujours irréalisé du « gentilhomme-paysan ». Et c'est ainsi que je me trouvais entièrement satisfait de mon sort à la seule pensée que j'excitais, à la fois l'envie des uns et des autres. Le bonheur n'est pas là où nous sommes... Cette phrase lumineuse prononcée par ce vieux fou de Jean-Paul ne cessait de me revenir à la mémoire.

O bonheur, cîme aux neiges éternelles, dont les parois inaccessibles semblent défier les meilleurs alpinistes de la vie, j'aime à contempler du modeste chalet, sis au milieu des paisibles pâturages où je coule des heures douces au comble de la félicité. * * *

Des semaines s'écoulèrent sans qu'une occasion me révélât le passé de Jean-Paul.

Un jour, cependant, j'allais rendre visite à un mien parent, qui, depuis de longues années avait quitté le village pour aller s'établir à l'autre bout du canton. La soirée était belle et nous étions au jardin, toute la famille réunie autour de la vieille table de chêne massif, table d'antan, table familiale qu'on désertait moins jadis à cause du bonheur qu'il y avait encore à s'asseoir ensemble autour

Nous causions et ma vieille tante se plaignait amèrement du manque de confort au village. Elle allait en venir à parler du bonheur des citadines ses amies lorsque mon oncle, qui, sans doute habitué aux plaintes réitérées de sa femme, écoutait silencieux, lança, au beau milieu de la conversation :

- Va-t-en voir si Jean-Paul attend toujours!

Jean-Paul, m'écriai-je, vous savez donc ?

- Si je sais, reprit mon oncle, si je sais... Il demande si nous savons...

Oui nous savons, dit en soupirant ma tante. C'est même une-des manies de mon mari de conter l'histoire de Jean-Paul à tout propos et les oreilles m'en cornent encore.

Malgré les récriminations de ma tante, je priais mon oncle de me conter cette histoire dont j'attendais la clé de l'énigme qui m'intriguait si vivement. B. MOLLES. (A suivre.)

Fonds perdu. — Un saltimbanque avait perdu le tambour avec lequel il accompagnait son boniment. - Que voulez-vous que je devienne à présent que j'ai perdu mon « fonds de roulement ».